

ÉDITO



ALEXANDRE LACROIX
Directeur de la rédaction

Le mystère de l'incarnation

LUI. — Est-ce que la valeur d'une déclaration d'amour varie, selon toi, en fonction des circonstances ?

ELLE. — Oui, sans doute... J'imagine.

LUI. — Quand on fait l'amour et qu'on dit « Je t'aime », par exemple, est-ce que ça a plus ou moins de valeur à tes yeux que lorsqu'on prononce ces mêmes mots de sang-froid, à tête reposée ?

ELLE. — Pour moi, ça a moins de valeur.

LUI. — Pourquoi ?

ELLE. — Parce qu'on n'est pas objectif dans ces moments-là. On est pris par le plaisir, par le vertige, on est plongé dans un état de conscience modifié et on est à peine maître de soi. En fait, j'aurais même tendance à penser que rien de ce qu'on peut déclarer à l'horizontale n'est vraiment à prendre au sérieux, au pied de la lettre. Sinon, bonjour les désillusions !

LUI. — Tiens, c'est bizarre. Moi, je crois exactement le contraire.

ELLE. — C'est bien une réflexion de mec, ça.

LUI. — Mais non, tu te trompes. Dans les moments de nudité,

il est beaucoup plus difficile de se cacher ou de tricher. Et puis, j'ai l'impression qu'un « Je t'aime » sonne d'autant plus faux qu'il est froid et distancé. Si quelqu'un t'écrit « Je t'aime » à la fin d'une lettre, il y a quelque chose de mort et d'inopérant dans la déclaration. Cela fait plaisir de lire ces trois petits mots, bien sûr, mais pas beaucoup plus que si la lettre se terminait par « Tendres baisers » ou même par une formule plus neutre, genre « Je t'embrasse ». Si quelqu'un te dit « Je t'aime » en face, déjà, les mots se rallument et se colorent un peu, et puis il y a le regard qui donne du poids à la formule. Parce que « Je t'aime » n'est pas une vérité générale, ce n'est pas un énoncé comme « le carré de l'hypoténuse est égal à la somme des carrés de deux autres côtés », mais une phrase qui ressemble davantage à un événement incarné. Plus la situation est explicite, plus l'être tout entier et le corps des amants sont engagés dans la déclaration, et plus celle-ci a de force et même de majesté, selon moi.

ELLE. — C'est parce que tu ne crois pas à la dimension spirituelle de l'amour, c'est tout !

LUI. — Si, j'y crois... Mais je ne pense pas que le dialogue des âmes, si tu vas par là, puisse ressembler à une simple conversation. Par exemple, si je te disais : « Je t'aime » maintenant, cela aurait l'air d'une argutie, d'une simple étape dans ma démonstration. Il faut du silence autour de la déclaration et que celle-ci se propage non dans l'air raréfié du raisonnement, mais dans le corps. Il faut qu'elle puisse dérouler ses effets dans le réel comme une sorte de vague qui vient s'ébouler sur le sable. Enfin, c'est mon avis.

ELLE. — T'as peut-être raison... Mais je n'aime pas trop ta façon de penser.

Je t'aime

DOSSIER

Le souci, quand nous disons « Je t'aime », c'est que nous ne savons pas exactement ce que nous disons. Livrons-nous notre vérité intime ? Ou obéissons-nous à une vieille histoire façonnée par la philosophie grecque, l'Église chrétienne et les romans d'amour ? Le « Je t'aime » est-il un « *stratagème banal* », comme le suggère Nicolas Grimaldi ? Ou un « merci » adressé à l'existence, comme l'affirme André Comte-Sponville ? Ici, plus qu'ailleurs, l'exercice de clarification s'avère utile. Et il dessine trois chemins pour qui veut commencer à s'interroger sur l'amour aujourd'hui. Car après la chute des idéaux, l'antique Éros reste une expérience de la transcendance, signale Jean-Luc Marion. Il prend aussi le visage d'une résistance aux lois du capitalisme, pour Alain Badiou. Et il échappe toujours aux explications de la science, constate Richard David Precht. C'est que l'amour est avant tout une parole. Un « Je t'aime », explique John Searle, capable d'embarquer ses acteurs dans la plus imprévisible des aventures : quelque part entre la passion malade et l'altruisme sublime.

« Je devrais pouvoir aimer tout le monde »

AVITAL RONELL

1 L'autre jour, au moment de nous dire au revoir, je crois que mon interlocuteur m'a dit : « I love you ! » Prononcée avec ou sans point d'exclamation, cette déclaration fut pour moi l'occasion d'une véritable crise épistémologique : je ne pouvais en croire mes oreilles, j'avais sûrement mal entendu. Submergée par le brouhaha de la rue et le stress de la séparation, je laissai tomber. Il m'est si souvent arrivé de me méprendre sur certaines déclarations lourdes de sens. Même si c'est bien cela qui avait été dit, je n'en étais sûrement pas la destinataire. Depuis quelque temps, je me suis transformée en une victime de méprises déconstructionnistes et de rendez-vous manqués. Emportée par la « destinnerrance » (mot-valise formé par le philosophe Jacques Derrida pour signifier qu'un message conformément à son destin peut ne pas arriver à destination), pourquoi ne pas saisir une phrase au vol et la prendre à cœur ?

2 Un an plus tard, cette même personne reçoit accidentellement par SMS un « Je t'aime » destiné à quelqu'un d'autre. À cette occasion, elle m'explique qu'en français, « Je t'aime » n'est pas une formule aussi anodine que « I love you » : elle porte le poids d'un engagement. C'est du sérieux. Alors je me suis souvenu de la scène de son hypothétique déclaration d'amour et j'ai compris que, même si le « I love you » avait bien été prononcé, pour un Français, c'était probablement des paroles en l'air. Tout de même, ça voulait bien dire *quelque chose*, même si ça ne m'était pas adressé, même si c'était un lapsus (je précise que la personne en question n'est pas adepte de la psychanalyse et ne croit pas au stockage inconscient des signifiants...).

3 Je suis sujette à des processus transférentiels plus ou moins délibérés : je suis embusquée ou je me mets en chasse avec un personnage bien particulier, comme le sublime et marginal Johann Peter Eckermann, le compère de Goethe. Je les veux morts ou vifs, ou d'outre-tombe.



Philosophe, elle enseigne à l'université de New York, et y dirige un centre de recherche sur la violence et les traumatismes. Disciple de Derrida, traductrice de la French Theory aux États-Unis, elle mène des enquêtes philosophiques surprenantes sur la bêtise, les addictions ou le téléphone. Elle a publié récemment Test Drive (Stock, 2009) et Lignes de front (Stock, 2010).

4 L'une des dernières interventions publiques de Derrida a été sa participation au séminaire d'Hélène Cixous. Elle faisait remarquer que les Américains étaient prompts à dire leur amour et elle trouvait cette manie assez répugnante. Jacques s'est aussitôt récrié : « Pas du tout ! » Lui, au contraire, appréciait cette façon qu'ont les Américains de proclamer leur amour à tout bout de champ. Imitant une réplique de film hollywoodien, il s'est alors tourné vers nous et nous a dit : « I love you too ! » Malgré l'hilarité et l'ironie générale, j'ai senti qu'il était peut-être sincère dans son goût, voire son besoin, de l'accolade exubérante qui caractérise l'amour américain. Bien sûr, aux États-Unis, ces effusions s'accompagnent de menaces et de tentatives d'assassinat. Souvent, on finit même par tuer ceux que l'on aime.

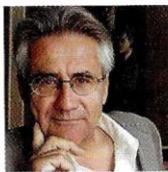
5 Au fond, je suis peut-être une bonne chrétienne, habitée d'un amour impossible, obéissant à l'injonction de répandre l'amour autour de moi. Avec son penchant pour la promiscuité, le christianisme m'a enseigné que je devrais pouvoir aimer tout le monde, vraiment et profondément, ce qui est évidemment impossible. Cet amour exponentiel me joue des sales tours. Mais il est tout de même moins morbide que le tête-à-tête. Alors oui, je t'aime.

6 Je ne cesse pas d'aimer ceux que j'ai aimés. Allez savoir pourquoi. Peut-être par incapacité à faire mon deuil. Pour moi, ils restent toujours proches.

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR MYRIAM DENNEHY

« Merci d'exister ! »

ANDRÉ
COMTE-SPONVILLE



Auteur notamment de *L'Amour, la solitude* (Paroles d'aube, 1992) et du *Goût de vivre* (Albin Michel, 2010), André Comte-Sponville a magistralement décortiqué le sens de la déclaration d'amour dans *Présentation de la philosophie* (Albin Michel, 2000), dont ce texte est extrait.

Une déclaration philosophique d'amour? Ce pourrait être, par exemple, celle-ci :

Il y a l'amour selon Platon : « Je t'aime, tu me manques, je te veux. »

Il y a l'amour selon Aristote ou Spinoza : « Je t'aime : tu es la cause de ma joie, et cela me réjouit. »

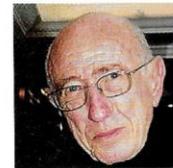
Il y a l'amour selon Simone Weil ou Jankélévitch : « Je t'aime comme moi-même, qui ne suis rien, ou presque rien, je t'aime comme Dieu nous aime, s'il existe, je t'aime comme n'importe qui : je mets ma force au service de ta faiblesse, mon peu de force au service de ton immense faiblesse... »
Éros, philia, agapè : l'amour qui prend, qui ne sait que jouir ou souffrir, que posséder ou perdre ; l'amour qui se réjouit et partage, qui veut du bien à celui qui nous en fait ; enfin l'amour qui accepte et protège, qui donne et s'abandonne, qui n'a même plus besoin d'être aimé...

Je t'aime de toutes ces façons : je te prends avidement, je partage joyeusement ta vie, ton lit, ton amour, je me donne et m'abandonne doucement...

Merci d'être ce que tu es : merci d'exister et de m'aider à exister !

« Un stratagème si banal qu'il n'y a que les niais pour douter de son efficacité »

NICOLAS GRIMALDI



Professeur émérite à la Sorbonne, spécialiste de René Descartes, Nicolas Grimaldi vient de publier *Métamorphoses de l'amour chez Grasset*, qui complète son indispensable *Essai sur la jalousie. L'enfer proustien* (PUF, 2010).

La déclaration d'amour est-elle la formule rituelle par laquelle s'inaugure une expérience amoureuse? Ou n'est-elle que le fort banal exercice rhétorique par lequel un dramaturge instruit son public de la situation de ses personnages? Ainsi Oreste déclare-t-il à Hermione, qui ne veut pas l'entendre, ce même amour qu'elle déclare à Pyrrhus et que Pyrrhus déclare à Andromaque. Sans qu'aucune soit nécessaire, toutes ces déclarations croisées n'ont pour but que de nous mettre au fait de la situation. En fait, chacun de ces personnages ne sait déjà que trop ce dont l'autre s'obstine à lui rebattre les oreilles. Selon un mot profond de Roland Jaccard, « *les gens qui s'aiment n'ont pas besoin de se le dire* ». La preuve en est que ce genre de déclaration a bien plus souvent pour objet de susciter l'amour de la personne que l'on convoite que de lui révéler celui qu'on éprouve. On trouverait l'exemple d'une telle duplicité aussi bien dans la déclaration d'amour de Julien Sorel à Madame de Rênal [chez Stendhal] que dans celle d'Étienne Lousteau à Madame de la Baudraye [chez Balzac]. Parce que l'amour est contagieux, ces aventuriers comptent sur celui qu'ils déclarent éprouver pour provoquer celui dont ils espèrent profiter. D'ailleurs, que fait Don Juan? À chaque femme il déclare la violence de sa flamme. Et presque chacune succombe. Il s'agit donc d'un stratagème si banal qu'il n'y a que les niais pour douter de son efficacité. Aussi Stendhal voit-il dans la timidité de Fabrice une preuve de sa naïveté : « *Eût-il fait la moindre violence à l'âme de Clélia qu'il eût obtenu l'aveu de tout ce qu'elle sentait pour lui*. » Car le propre d'une telle déclaration est d'obtenir par son aveu celui qu'en fait elle attend. « *Pas plus que je ne puis me retenir de vous aimer*, confesse-t-il, *pas plus je ne peux m'empêcher d'en souffrir*. » Mais tout autre est la signification de ce qui est ainsi proclamé : « *Ce n'est pas pour vous apitoyer ni pour vous mettre en garde que je vous avoue mon amour, c'est pour que vous osiez m'avouer le vôtre*. » Tel est le sens de toute déclaration.

Rien n'est plus bouleversant, à cet égard, que la déclaration que Fabrice se résout à faire à Clélia, du haut de la tour Farnèse, et celle par laquelle elle lui répond cinq jours plus tard. « *Toute liberté m'est désormais odieuse*, lui dit-il, *puisque'elle me priverait de vous*. — *Si vous m'aimez, fuyez*, répond-elle. *Je n'aurai pas de repos tant que je ne vous saurai pas en sûreté*. »

Mais peut-être y a-t-il encore plus de tendresse et de gravité dans l'histoire que rapporte Cocteau. Raymond et Zézette travaillent chez Renault. Dans une sorte de prosaïque promiscuité, tout le monde s'y bouscule, se chine, se tutoie. Ils deviennent amants. Un matin, elle lui demande : « *Dis, Raymond, maintenant, ne veux-tu pas qu'on se dise vous?* » L'amour : une déclaration d'extraterritorialité.

Dites-le avec la langue

Universel, le sentiment amoureux prend cependant un accent différent selon qu'il est déclaré en espagnol ou en hongrois. Tour d'horizon international avec le linguiste Claude Hagège.

PROPOS RECUEILLIS PAR MATHILDE LEQUIN

« La déclaration d'amour est universelle, et toutes les langues expriment le même senti-



Claude Hagège

Linguiste, professeur au Collège de France, il a signé, parmi de nombreux ouvrages, *Combat pour le français*. Au nom de la diversité des langues et des cultures (Odile Jacob, 2006) et *Dictionnaire amoureux des langues* (Plon, 2009).

ment, en dépit de l'immense diversité des formes linguistiques et des rites amoureux. En effet, chaque langue a son "Je t'aime". Les langues occidentales et la plupart des langues sémitiques (comme l'arabe ou l'hébreu) disent l'amour sous une forme transitive, à l'image du "Je t'aime" français, où "je" est l'agent, le sujet aimant ; et "tu" le patient, l'objet aimé.

En japonais (comme en coréen d'ailleurs), au contraire, le "je" et le "tu" de la déclaration ne sont pas exprimés : on dit *Suki da* ("amour est"). L'expression du sentiment amoureux s'aligne ici sur la règle générale, qui proscriit, en japonais, l'usage des pronoms personnels, trop chargés étymologiquement ("je" et "tu" viennent de mots qui signifient l'un "serviteur", l'autre "seigneur").

En finnois, la déclaration amoureuse frappe par sa prudence ambiguë : *Rakastan sinua*, une forme partitive signifiant littéralement "J'aime une partie de toi" (que les plus lestes prendront à la lettre...). Inutile de conclure que les Finlandais aiment moins ardemment : tous les verbes d'affect, en finnois (comme "craindre" ou "détester"), demandent le partitif, à la différence des verbes d'action (comme "frapper" ou "tuer"), qui

sont strictement transitifs. Or, quand on aime, il n'y a pas en soi d'action, et les amoureux qui ne sont pas aimés en retour ne connaissent que trop la faible transitivité du sentiment amoureux...

Mais dans certaines langues, le "je" et le "te" s'amalgament en un seul mot, comme dans le "-lek" du hongrois *Szeret-lek*. Ce sont des formes que j'appelle "sagittales", du latin *sagitta* ("flèche") : en fusionnant le "je" et le "tu", elles semblent traverser les personnes. On aimerait y voir la fusion amoureuse reflétée dans la langue, mais c'est hélas ! inexact : en hongrois, "Je t'attends" a aussi une structure sagittale...

“ En japonais, le 'je' et le 'tu' ne sont pas exprimés : on dit *Suki da* ('amour est')

La tentation est forte de chercher dans les langues les signes les plus marqués, mais elles sont des instruments de communication en partie arbitraires, qui fonctionnent par contraste. C'est la grande leçon de Saussure : tout repose sur la différence entre les signes d'une langue. Il faut donc mettre en rapport les divers éléments du vocabulaire amoureux : en italien

et en espagnol, par exemple, il existe des paliers dans la déclaration d'amour. L'Italien fou d'amour dira *T'amo* ; celui qui aime sans passion dira *Ti voglio bene*, signifiant littéralement "Je te veux du bien". L'expression ne sera pourtant jamais comprise ainsi, mais bien comme l'expression d'un amour tiède. L'Espagnol, lui, a le choix entre *Te quiero*, "Je te veux", et *Estoy enamorado de te*, "Je suis amoureux de toi". La langue espagnole, qui dispose de deux formes pour le verbe "être", privilégie ici le verbe approprié à ce qui est vrai momentanément, et non pour l'éternité.

C'est tout le paradoxe de la déclaration amoureuse, qui affirme un sentiment transitoire en même temps qu'elle libère un pouvoir démiurgique de la parole. Le "Je t'aime" est créateur de réalité vécue, pour celui qui le profère comme pour celui qui le reçoit

– même s'il ne partage pas le sentiment exprimé. Après la première profération, le "Je t'aime", pourtant, finit par s'émousser. Mais rappelons-nous la distinction établie par le même Saussure entre la langue et la parole, qui la renouvelle : une intonation d'une puissance inédite peut recharger le "Je t'aime" routinier, et recréer par la parole la relation amoureuse. »

DOSSIER JE T'AIME

L'amour abriterait-il, malgré nos mœurs désenchantées, une dernière possibilité de connaître la transcendance ? Ce qui est sûr, c'est que, de Platon aux romantiques en passant par les Pères de l'Église, il hérite d'une longue poursuite de l'absolu.

PHILIPPE CHEVALLIER

C'est un très vieux pressentiment : l'amour vient des dieux. Car il transporte, repousse les limites.

Mais, dans les Bacchanales de l'Antiquité, toute question à son égard était vite diluée dans le vin. La nouveauté radicale apportée par Platon fut la sobriété. On a souvent oublié ce petit détail, qui donne au fameux *Banquet* son style si particulier : les convives invités par le bel Agathon s'engagent à ne pas boire. Finis les éloges liquoreux, Socrate prend la parole en dernier et annonce qu'il se contentera de dire la vérité : qu'est-ce que l'amour et d'où vient-il ? L'amour (*éros*) est ce qui nous fait chercher le Beau « simple, pur, sans mélange », à la fois à travers et au-delà des beautés terrestres. Les beaux corps ne sont qu'une étape vers la contemplation de l'Être éternel. C'est la révolution Platon : être amoureux, c'est chercher la vérité, c'est emporter la question de l'Être dans nos tourments, dans le moindre de nos émois. Depuis que Socrate a été banqueter chez le bel Agathon, on ne badine plus avec l'amour. Le christianisme sera largement platonicien sur ce point : dire « Je t'aime » n'est pas seulement énoncer un état mental d'ordre privé, c'est révéler en soi un manque, une « blessure d'amour » plus ancienne et plus originelle, qui rappelle à l'âme sa divine origine. Longtemps, on a cru qu'un Occident chrétien avait tenu en respect l'amour *éros*, de peur qu'il ne détourne de Dieu. C'est pourtant l'inverse qui est historiquement vrai : dès les premiers siècles, la théologie chrétienne a pris au sérieux l'amour, elle l'a même magnifié comme voie par excellence vers la vérité, supérieure à la connaissance méthodique. Malgré les apparences, le feu grec d'*éros* n'a pas été éteint par l'eau bénite. Certes, des petits

ajustements ont été nécessaires : à un *éros* trop brûlant, qu'il convient de couvrir sans trop l'attiser, s'est vu préférer un amour de charité appelé *agapè*. Mais ce moralisme bien connu ne doit pas faire oublier qu'il n'y a, chez les Pères de l'Église des premiers siècles, qu'un seul élan et un seul désir. L'amour est unique et unifiant. Des profondeurs charnelles aux sommets spirituels, il emporte toutes ses composantes dans une ascension sans fin où il est question de degrés plus que d'oppositions. Chez Grégoire de Nysse, évêque cappadocien (dans l'actuelle Turquie) du IV^e siècle, *éros* désigne non pas une étape intermédiaire, mais la dimension extatique de l'amour, cette force qui pousse l'amant à sortir de lui-même pour s'unir avec l'aimé divin. Même écho chez Jean Climaque, moine syrien du VII^e siècle : « *Que l'éros des corps soit pour toi un modèle dans ton éros de Dieu.* » Bien des siècles plus tard, le romantisme sera fils de cette extase : aspiration au Tout, dont l'amour charnel n'est que la nostalgie douloureuse.

La soumission au plaisir

De cette proximité entre le désir des corps et le désir de Dieu, le théologien flamand Jansénius tira au XVI^e siècle une thèse provocante, qui secoua tout l'âge classique, de l'austère logicien de Port-Royal Arnauld au grand prédicateur Bossuet : si le désir est toujours moteur, c'est bien que la machine humaine n'est jamais libre. Que l'on aille vers le bien ou vers le mal, c'est toujours par soumission au plaisir. Pour dire les choses simplement : on n'attrape pas les mouches avec du vinaigre. Dieu ne ravit l'âme qu'au prix d'une « délectation victorieuse », un plaisir supérieur aux sens qui n'en reste pas moins un plaisir. Avec cette guerre des plaisirs, Jansénius bouleverse les idées sur l'homme et sa destinée : de l'amour le plus débridé à celui tutoyant les étoiles, il n'y a plus seulement une lente transfiguration, mais il peut y avoir aussi un violent basculement, dans une étrange conspiration des contraires. Comme l'exprime le romancier catholique Julien Green au XX^e siècle : le mystique et le débauché volent « tous deux aux extrêmes et cherchent, l'un et l'autre à sa manière, l'absolu ». Écrivain fasciné par la cruauté, son contemporain Georges Bataille explorera ce même basculement, mais dans l'autre sens, celui du bien vers le mal – offrant là un jansénisme inversé.

Du platonisme au romantisme, en passant par la mystique chrétienne, l'amour dépasse toujours infiniment l'amour. Il vit d'un excès qui l'empêche de compter correctement : $1 + 1 = 3$. Peu importe que le 3 soit le Dieu chrétien, le Beau platonicien ou un vague sentiment d'absolu, l'erreur de calcul fait toute la richesse et l'ambiguïté de cette expérience si ancienne et si moderne : celle d'un sentiment à la fois grave et léger, emporté et lesté par un absolu dont il est l'origine et la destination. Pas étonnant que l'amour soit aujourd'hui l'une des dernières traces ici-bas de la transcendance, la dernière occasion de louange. Pas de traité sur l'amour qui n'ait gardé ce ton solennel, cette révérence inquiète, s'appropriant au passage les mots de « révélation », « existence transfigurée », « nouvelle naissance », sans nul besoin de les justifier – comme s'ils allaient de soi. Mais en retour, cette haute considération ne cesse de peser sur le sentiment amoureux, l'empêchant d'être discontinu, éparpillé. Car même s'il est jugé tel, c'est toujours par rapport à l'unité qu'il n'est plus et dans l'attente de celle qu'il doit retrouver.

« Le phénomène érotique exige la venue du Jugement dernier »



Pour le phénoménologue chrétien **Jean-Luc Marion**, c'est la déclaration d'amour même qui nous laisse comprendre ce que le sentiment amoureux a d'exceptionnel : elle est un appel à une réponse que seul Dieu, finalement, donne.

PROPOS RECUEILLIS PAR **MICHEL ELTCHANINOFF**

Dire « je t'aime » implique-t-il, selon vous, une promesse d'éternité ?

Jean-Luc Marion : Personne ne peut être certain d'aimer pour toute sa vie, mais dire « je t'aime » exclut néanmoins qu'on y mette la moindre limite temporelle. Si vous disiez à quelqu'un : « Je t'aime pour telle période, pour une durée limitée », autant vaudrait-il dire « Je ne t'aime pas » ! La déclaration d'amour ne se conçoit que comme un CDI, jamais comme un CDD. Elle engage toujours, d'une certaine manière, à définir l'éternité. Une autre caractéristique temporelle fait du « Je t'aime » un énoncé absolument exceptionnel : il s'accommode et même exige sa

répétition : rien de ridicule à ce que les amants se rappellent toutes les dix minutes pour s'entendre dire « Je t'aime ». C'est au contraire absolument logique, car l'intervalle entre deux déclarations suffit à les angoisser (et la situation était encore pire, quand il fallait passer par la lettre sur papier : la déclaration arrivait quarante-huit heures après avoir été écrite, donc on pouvait toujours se demander si elle restait d'actualité au moment même d'ouvrir l'enveloppe). Mais dans la déclaration, la répétition ne signe aucun échec, elle assure plutôt une temporalité, tournée vers l'éternité.

S'agit-il donc d'une formule absolument singulière ?

Elle échappe en effet à la plupart des classifications. Ainsi, au contraire d'autres énonciations, on ne peut pas dire « Je t'aime » (en y conservant la signification amoureuse) à plus d'une personne à la fois au même moment. De plus, la déclaration n'a plus le même sens si le verbe « aimer » est conjugué à toute autre personne qu'à la première, car « Tu aimes » ou « Il aime » restent seulement descriptifs, tandis que « Je t'aime » ne donne pas d'informations sur le monde ambiant, ni même sur mon état psychologique intime (on peut dire « Je t'aime » en détestant quelqu'un ou en n'éprouvant rien pour lui), mais indique un engagement. Il ne s'agit pourtant pas d'un performatif, c'est-à-dire une déclaration qui devient un fait accompli par sa simple énonciation (comme « Je vous pardonne au nom de Dieu », « Je vous arrête au nom de la loi », etc.), car il ne suffit pas de le dire pour aimer (*lire l'entretien avec John Searle p. 56*). Il s'agit d'une phrase qui, certes, tend à produire un effet sur celui qui l'écoute, mais un effet qui n'est pas toujours adéquat à ce qui est dit. Je peux (vouloir) dire « Je t'aime » à quelqu'un, précisément parce qu'il ne m'aime pas, parce qu'il croit que je ne l'aime pas, voire parce que je ne l'aime pas, mais veux qu'il m'aime pourtant. Je cherche alors à le placer dans une telle situation



Jean-Luc Marion

Philosophe marqué par la théologie chrétienne, spécialiste de Descartes et de phénoménologie, il enseigne à l'université de la Sorbonne Paris-4 et à l'université de Chicago. Il dirige la collection « Épiméthée » aux PUF et a été reçu en 2008 à l'Académie française. Il a notamment publié *Réduction et Donation* (PUF, 1989), et *Certitudes négatives* (Grasset, 2010).

du simple fait que je lui dis l'aimer. Il s'agirait donc non d'un acte illocutoire, mais précisément d'un perlocutoire : ce que je dis vise à avoir un effet sur celui qui l'entend, effet qui ne coïncide pas toujours avec ce qui est dit. Mais il s'agit toujours d'une action sur mon interlocuteur, à qui j'impose de décider s'il m'aime en retour : je me compromets, pour qu'il se compromette. Il s'agit d'un appel, donc d'un appel à réponse.

Comprendre cette phrase nous aide-t-elle à analyser le sentiment amoureux ?

Beaucoup de contresens sur l'amour eussent pu être évités, si l'on avait véritablement analysé la déclaration. Pour les uns, l'amour reste une passion de l'âme, propre à la personne qui l'éprouve, donc une pathologie. Ils supposent que l'amour se fait en quelque sorte seul, dans sa possible et probable illusion. Or la plus évidente expérience atteste du fait que dans l'amour, je suis pour ainsi dire brisé par l'expérience de l'extériorité, aussi ambiguë et indécidée soit-elle. Cette indécision marque plutôt l'exacerbation de l'extériorité. Pour d'autres, tout se situe uniquement dans des rapports de cause à effet et des mécanismes biochimiques. Mais il faut certainement n'avoir jamais été amoureux pour plaquer (planquer même ?) l'amour dans le seul plan de l'objet matériel. Si, lorsqu'on aime, le centre de mon expérience ne coïncide plus avec moi-même, comment coïnciderait-il avec mes processus biochimiques ? Ce que j'appelle le *phénomène érotique* (qui englobe la totalité de la vie amoureuse) n'a rien d'un fait atomique et individuel, analysable grâce aux sciences psychologiques ou biologiques. Au contraire d'autres phénomènes – connaissance, imagination, perception –, le point de vue d'un seul, d'une monade ne suffit jamais en amour. Il s'agit en effet d'un phénomène à double entrée : il y faut deux vécus, différents et irréductibles, pour rendre possible une seule signification, précisément le même « Je t'aime », dit à deux voix.

Dire « Je t'aime » nous ouvre-t-il un autre monde ?

Toutes ces particularités montrent que cet énoncé vise au-delà des circonstances où il se trouve prononcé, passe d'une certaine manière « hors monde ». Nous le ressentons d'ailleurs comme un moment de singularité et d'éternité, de singularisation et d'éternisation pourrait-on même dire, qui modifie celui qui l'entend et celui qui le dit, et sur lequel on ne pourra pas revenir. Même si on n'accomplit pas cet amour, cela aura été dit pour toujours. Cette étrangeté se prolonge dans la performance proprement sexuelle. Celle-ci est gouvernée par un double mouvement dans le temps. Il faudrait en effet que ce procès

“ Comme la prière, le ‘Je t'aime’ est une parole qui ne dit rien, mais qui le dit à quelqu'un ”

“ La sagesse amoureuse nous conduit à comprendre que nous avons déjà toujours été aimé

de la limite entre fini et infini. Et de cette contradiction résulte le besoin de la répétition.

L'expérience amoureuse est-elle religieuse ?

Religieux, le terme reste trop mal défini. Mais, sans nul doute, « Je t'aime » accomplit une parole liturgique, qui se retrouve dans la prière et l'invocation. Ou plutôt, qui en provient. Dans la prière non plus on ne dit rien, au sens où il ne s'agit pas d'affirmer quelque chose sur quelque chose, ni de transmettre des informations à quelqu'un, mais d'abord, voire uniquement, de s'adresser à quelqu'un. La philosophie et la science, progressivement concentrées sur le discours descriptif, ont laissé échapper cette parole si particulière, mais si essentielle dans notre expérience la plus quotidienne : une parole qui ne dit rien, mais qui le dit à quelqu'un.

Par ailleurs, il s'agit de religion en un sens plus précis. Car toute histoire d'amour a pourtant horizon d'être validée par un témoin extérieur. Si l'autre me dit « Je t'aime », je ne peux savoir combien de temps cela va durer, ni même si c'est vrai. Et même quand c'est moi qui le dis, je ne peux savoir non plus si j'aime véritablement, ni ce que cela signifie. Le phénomène érotique ne comprend donc pas en lui-même sa validation, qui ne peut venir des amants eux-mêmes. Or, puisqu'il n'y a que cette question qui me tourmente (« M'aimait-il ? L'aimais-je vraiment ? »), il faut que quelqu'un nous dise si notre amour est puissant ou éternel. D'où peut provenir cette confirmation ? De quelqu'un qui raconte cette histoire d'amour ? De l'enfant qui en naît ? Mais ce témoignage n'est jamais parfait : l'écrivain est partial, l'enfant passe. Le seul témoin absolu reste donc Dieu. Au fond, le phénomène érotique exige la venue du jugement dernier, comme sa possibilité imminente. Il a besoin que quelqu'un dise ce qui s'est passé et que les acteurs ne savent pas eux-mêmes. On attend ce jugement comme un test ADN de l'amour que l'on a vécu.

Faut-il distinguer plusieurs types d'amour ?

La distinction entre l'amour passionnel (*éros*), amical (*philia*) et altruiste (*agapè*) n'a guère de fondements historiques. Dans la Bible, on évoque un amour bien ou mal dirigé, mais jamais un bon et un mauvais amour. Certains textes bibliques emploient indifféremment *agapè* – que l'on a souvent traduit pas charité – ou *philia*, et également *éros*, terme qui désigne parfois Dieu lui-même chez certains Pères (Origène, Denys, etc.). La distinction entre *éros* et *agapè* n'a en réalité été inventée que très tardivement, en plein XX^e siècle, par un pasteur luthérien, Anders Nygren, qui, sur une base kantienne, oppose l'amour pathologique, l'*éros*, et un amour qui ne demande rien à personne, l'*agapè*. Mais le premier n'est pas en soi condamnable. Et le second n'existe sans doute pas en tant que tel, car tout est érotique de part en part, et l'*éros* lui-même conduit à l'*agapè*. Il n'y a pas moins d'érotisme dans un amour purement spirituel que dans un amour charnel. Inversement, il n'y a pas moins d'*agapè* dans un vrai amour sexuel. L'histoire des idées suggère que c'est quand on n'arrive pas à penser l'amour, qu'on en démultiplie la définition. Je prends pour un signe de faiblesse que de mettre deux adjectifs pour rattraper les insuffisances du même concept. Au lieu d'opposer l'amour pathologique et l'amour rationnel, l'amour intellectuel et l'amour sensible, l'amour vertueux et l'amour passion, il faut au contraire affronter la difficulté de réunifier l'amour, grande ambition de Platon.

Peut-on acquérir une sagesse de l'amour ?

Oui. Je pense que la sagesse amoureuse nous conduit, au bout d'un certain temps, à comprendre que nous avons déjà toujours été aimé. Il est impossible de dire sérieusement que « personne ne m'aime ». Le dire veut dire plutôt un appel au secours, qui espère une réponse de type « mais si, moi je t'aime ». D'ailleurs, si personne ne m'avait aimé, je ne serais même pas là pour le dire. Ainsi se révèle le caractère d'antériorité radicale de l'amour sur moi-même. C'est pourquoi la question de la création du monde par Dieu ne relève ni de la causalité, ni du déterminisme physique, mais d'une question érotique. Il suffit de comprendre que Dieu, qui a un talent fou dans le domaine érotique, nous a aimé le premier. Et si l'on comprend ceci, on acquiert soi-même une plus forte capacité à aimer autrui. Si vous comprenez que vous avez déjà été surabondamment aimé, vous sortez des niveaux élémentaires du narcissisme, et vous êtes déjà sauvé de la haine de soi. Vous ne savez pas exactement qui vous a aimé, à quel point, mais vous savez que la haine de soi passe derrière vous. Cela reste le meilleur moyen d'apprendre à aimer à son tour.

À lire

Jean-Luc Marion, *Prolégomènes à la charité (La Différence, 1986, rééd. 2007)* ; *Le Phénomène érotique (Grasset, 2003)* ; *Le Visible et le Révélé (Cerf, 2005)*. Lire en particulier le chapitre V : « Ce qui ne se dit pas – l'apophase du discours amoureux ».

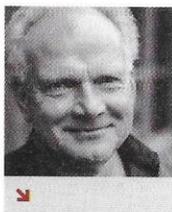
EN CONTREPOINT
Anders Nygren, *Éros et Agapè (Cerf, 2009)*. Un grand classique réédité.

Une dangereuse utopie ?

L'amour, dernier pôle de résistance au capitalisme ? Oui, mais attention à ne pas le sacrifier ! C'est l'avertissement que lance Ulrich Beck dans un essai, inédit en français, *Le Chaos normal de l'amour*. Il y jette un regard critique sur cette nouvelle religion sentimentale. Extraits.

PROPOS TRADUITS DE L'ALLEMAND PAR ANNE-SOPHIE MOREAU

« La situation est aussi énigmatique que paradoxale : le



Ulrich Beck

Sociologue et professeur à l'université de Munich et à la London School of Economics, il a publié *La Société du risque* (Aubier, 2001) et, avec Elizabeth Beck-Gernsheim, *Le Chaos normal de l'amour* (*Das ganz normale Chaos der Liebe*, Suhrkamp, 1990).

déclin de la famille et du mariage coïncide avec leur idolâtrie. Si l'on peut déduire les comportements des croyances, cela veut dire que paradis et terreur se côtoient au plus profond dans l'idéal du couple amoureux. Peut-être ne sont-ils que deux niveaux – donjon et cave de torture – dans la construction du même idéal ? Comment expliquer que les gens désirent de plus en plus avoir des enfants, alors que les naissances reculent ? Que les divorces augmentent, mais qu'on éprouve la soif d'une idylle familiale, du paradis rédempteur que trouverait le couple ici-bas, de la parentalité, de l'amour ? Comment aboutit-on à une coexistence de la lutte des sexes, de l'émancipation de la famille nucléaire vis-à-vis des formes féodales dans lesquelles l'avait enfermée la révolution industrielle, et de l'espérance que nourrissent les gens en un amour rédempteur, une confiance, une authenticité, un accomplissement à l'aune duquel ils mesurent mais aussi réprouvent leur propre valeur et leur vie ensemble ? [...]

C'est comme si l'amour revendiquait une réalité propre, *contre* la réalité de la famille et du mariage et *contre* la personne même dont elle doit libérer la véritable existence. Quiconque sacrifie au nom de l'amour mariage, famille, parentalité et finalement même le bien-être de ses prochains ne commet pas de péché : il ne fait qu'exécuter la loi de l'accomplissement, de la vérité des sen-

timents, de son propre épanouissement. [...] Ceci illustre avec précision le pouvoir avec lequel la religion terrestre de l'amour règne désormais sur les cœurs et les actions des hommes, mais aussi la contradiction générée par l'émergence de cet idéal, qui se manifeste dans les relations concrètes entre les individus au sein du mariage, de la famille et de la parentalité. [...]

Religion et amour impliquent le schéma d'une utopie construite de façon analogue. Tous deux offrent une *clef pour s'échapper hors de la cage de la normalité*, dont ils ouvrent une nou-

“ L'amour, c'est 'une révolution à deux', c'est le communisme au cœur du capitalisme

velle dimension. Ils font voler en éclat les carapaces qui recouvrent le sens du monde, ils prennent d'assaut les réalités pour en dévoiler des aspects inconnus. Dans la religion, cette ouverture se fait sur le plan d'une sur-réalité qui contient en elle la finitude de la vie, celle des hommes et de tout autre être. Dans le cas de l'amour, cette brèche dans la normalité se dégage au niveau sensuel, personnel, dans la passion sexuelle, mais aussi dans l'ouverture du regard de l'un sur l'autre et sur le monde. Les amants voient différem-

ment et *sont* par là même différents, ils *deviennent* différents et défrichent de nouveaux pans du réel. Ils se renouvellent en partageant mutuellement leur histoire et forgent leur futur sous un autre jour. L'amour est une "révolution à deux" (Francesco Alberoni, 1983). [...] C'est le communisme au cœur du capitalisme : en donnant, même les grippe-sous accèdent à la béatitude. [...]

[*Mais contrairement à la religion,*] l'amour ouvre un horizon aussi concret qu'étroit. Ce sont de petits univers du Toi et Moi qui surgissent. Autrement dit,

l'amour est particulariste ; vu du dehors, il est borné, dépourvu de légitimation et d'instance pour jouer le rôle d'arbitre. Ses valeurs et ses lois ne relèvent pas des tribunaux, elles ne sont pas transférables, elles résistent à la codification et à l'universalisation.

C'est cependant pourquoi l'amour est la contre-idéologie idéale de l'individualisation. Il souligne l'unicité, promet la communion des singuliers, non par égard aux héritages traditionnels, à la possession d'argent ou aux exigences légales, mais en vertu de la vérité et de l'immédiateté du sentiment, de la foi individuelle en l'amour et de sa personification respective. Les instances de l'amour sont les individus isolés qui, du seul fait de leur enthousiasme, s'arrogent le droit de créer leur propre justice. »

DOSSIER JE T'AIME

Le philosophe allemand Richard David Precht a beau être fasciné par la science, il est bien obligé de constater qu'elle n'explique finalement pas grand-chose de cette énigme, plus culturelle que biologique, nommée « amour ».

PROPOS RECUEILLIS ET TRADUITS DE L'ALLEMAND
PAR ANNE-SOPHIE MOREAU

V

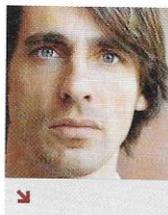
ous critiquez la prétention des sciences, comme la neurologie, la génétique ou la théorie de l'évolution, à expliquer l'amour...

**La science échoue-t-elle à rendre compte
de nos transports amoureux ?**

Richard David Precht : L'anthropologue canadienne Helen Fisher, avec son ouvrage *Pourquoi nous aimons ?* [R. Laffont, 2006], prétend que l'on peut observer l'amour sur IRM [imagerie à résonance magnétique, Ndlr]. Le désir, l'attraction et l'attachement peuvent être décrits comme des « systèmes émotionnels ». Lorsqu'une personne nous stimule sexuellement, notre hypothalamus produit un afflux de neurotransmetteurs appelés dopamine, qui libère les hormones responsables de la stimulation des canaux nerveux ou encore de l'érection. Le fait de tomber amoureux sollicite les aires du cerveau responsables de l'attention, de la récompense et de la satisfaction. On a même tenté d'expliquer l'attachement par l'ocytocine, hormone que l'on trouve chez les campagnols de prairie, réputés pour leur fidélité. Il y a donc bien des données matérielles à la base des sentiments. Mais cela ne suffit pas. La biochimie peut décrire mes réactions corporelles. Elle ne peut pas me dire de qui je tomberai amoureux.

L'amour n'est donc pas une sensation ?

Si l'amour était une sensation, il pourrait être dissous par un changement d'humeur. Lorsque mon partenaire me demande



**Richard
David
Precht**

**Philosophe,
romancier
et journaliste,
il a enseigné
à l'université
de Cologne,
en Allemagne.
Son premier essai
de vulgarisation
philosophique
traduit en français,
*Qui suis-je ? Et si
je suis combien ?*
(Belfond, 2010) a
été vendu à
plus d'un million
d'exemplaires
outre-Rhin et en a
fait une vedette
médiatique.
Il vient de faire
paraître *Amour.
Déconstruction
d'un sentiment*
(Belfond, 2011).**

si je l'aime, il ne me vient pas à l'esprit de répondre : « Pas maintenant, mais pose-moi la question dans dix minutes », de même que je dirais : « Non, je n'ai pas faim, mais j'aurai envie de manger dans quelques heures. » L'amour est un sentiment, ce qui le distingue d'un simple état mental.

Le couple répond-il à une nécessité biologique ?

Selon un mythe populaire chez les biologistes, le couple serait apparu il y a 4 millions d'années, lorsque nos ancêtres se mirent debout pour voir dans la savane : ne pouvant plus porter leurs petits sur le dos, les femelles se seraient converties en partenaire protecteur, et les mâles se seraient convertis à la monogamie pour éviter d'entretenir un harem. D'après Helen Fisher, la sélection naturelle aurait alors favorisé les individus présentant une « *tendance génétique* » à former un couple. Cette version de l'évolution est très romantique, mais ne repose sur aucune preuve. Nous pouvons aussi bien supposer que nos ancêtres vivaient en hordes, comme les bonobos : si c'était le cas, l'homme n'avait aucune raison de rester en couple pour s'occuper des enfants.

**Y a-t-il une différence naturelle des hommes
et des femmes devant l'amour ?**

Là encore, il faut être prudent. Vouloir expliquer les comportements par les différences anatomiques mène à des conclusions douteuses. Pour le psychologue anglais Simon Baron-Cohen, la testostérone rendrait les cerveaux masculins moins empathiques et, en excès, favoriserait l'autisme ! Les partisans des études sur le genre rejettent ces thèses et prétendent au contraire que tout est construit. Cela me semble exagéré. Les hormones ont une influence qui varie selon l'individu, quel que soit son sexe : il y a pourtant des différences. Judith Butler, philosophe américaine à l'origine des *gender studies*, parle de « *métaphores* » pour désigner la distinction entre les sexes : pour moi, celle-ci est plutôt le résultat d'une interaction complexe entre culture et biologie.

**N'y a-t-il donc aucune science de l'amour qui trouve
grâce à vos yeux ?**

Le problème de la plupart des théories sur l'amour, c'est qu'elles sont monocausales. La psychologie évolutionniste conçoit l'amour comme un prolongement de la sexualité, dont il atteindrait la finalité – la reproduction – par d'autres moyens. Cette représentation suppose que l'amour entre homme et femme possède une signification exclusivement biologique, ce qui me semble faux. De nombreuses propriétés peuvent subsister chez une espèce sans pour autant constituer un avantage pour sa survie : c'est le cas de l'amour.

Vous voulez dire que l'amour ne sert à rien dans l'évolution ?

La version simpliste de l'évolution considère que tout ce qui existe est la conséquence d'une sélection utile à la survie des espèces. Or de nombreuses propriétés peuvent subsister sans avoir un « sens » biologique. Imaginons qu'un individu soit

porteur du gène à l'origine du « bon odorat », qualité importante pour sa survie : sa descendance héritera de cette caractéristique, mais aussi d'autres propriétés transportées par ce gène. De même, le développement vertigineux de l'intelligence humaine s'est accompagné d'une sensibilité qui ne présente pas forcément un avantage. L'homme se pose des questions désagréables sur la mort ou le sens de l'existence. Or croire en Dieu n'a jamais aidé un singe à survivre ! Pas plus qu'il n'y a d'avantage évolutif à savoir peindre ou faire de la musique. Les biologistes américains Stephen Gould et Richard Lewontin ont développé une théorie pour expliquer ces aléas de l'évolution. Alors qu'ils se promenaient dans la basilique Saint-Marc à Venise, ils se sont intéressés aux arcs soutenant les célèbres coupes du bâtiment, ou plutôt aux espaces les séparant : appelés *spandrels* par les historiens de l'art anglo-saxons (« trompes » en français), ces triangles richement décorés de mosaïques font la beauté de l'édifice. Ils n'étaient pas voulus par les architectes, mais sont apparus au détour d'une nécessité bien réelle, celle de multiplier les arcs et les colonnes pour soutenir le bâtiment. De même, l'espèce humaine a hérité de *spandrels* au fil de son développement. Je vois l'amour comme l'une de ces propriétés apparues par hasard, comme la conséquence non nécessaire d'un surcroît d'émotivité et d'intelligence.

C'est pourquoi vous comparez l'amour à la religion ?

Comme la religion, l'amour est une sensibilité culturelle qui ne présente pas d'avantage pour la survie. J'irais même plus loin : l'amour comble un espace laissé vide par la religion, dont la fonction première est de donner du sens. Les grandes religions ont longtemps sanctifié l'amour en le plaçant au cœur du lien personnel que le croyant entretient avec son Dieu. Avec le recul de la foi, les individus sont à la recherche de nouveaux dieux à aimer. Érigé en « religion terrestre » – pour citer le sociologue Ulrich Beck (*lire p. 52*) –, l'amour n'a jamais été aussi présent que dans nos sociétés occidentales. Avec les difficultés que cela implique : c'est comme si nous pouvions choisir entre des centaines de religions, mais avions toujours peur de nous tromper de Dieu !

Vous parlez de l'amour comme d'une nostalgie du lien parental. En même temps, vous vous méfiez de Freud et de la psychanalyse. Pourquoi ?

La force de Freud est d'avoir reconnu l'empreinte de la petite enfance sur nos comportements affectifs. Mais les fondements de sa théorie – nous sommes dominés par un principe de plaisir et une pulsion de mort, Éros et Thanatos –, l'ont amené à trop sexualiser l'enfance. Nous n'avons pas de preuves suffisantes de cette omniprésence de la sexualité. Je suis cependant convaincu – c'est d'ailleurs l'état des connaissances en psychologie évolutive – que les expériences de la petite enfance sont chargées de connotations négatives et positives enregistrées au plus profond de notre inconscient. Liées à des critères physiques, mais aussi à la

voix, aux odeurs ou à des situations particulières, ces représentations types nous influencent ensuite. Avec des conséquences parfois dramatiques, chez les personnes qui recherchent systématiquement des partenaires qui les font souffrir.

Notre besoin d'amour ne serait donc pas inné, mais bien plutôt le produit de l'éducation ?

Je ne crois pas que l'amour – sous la forme que nous lui connaissons – soit apparu à l'âge de pierre. Il est le produit de nos fictions les plus récentes, de notre culture romantique contemporaine. Aux siècles précédents, le mariage d'amour était une exception. Les nobles se mariaient pour des raisons politiques, les autres pour des motifs économiques. La jeune fille du village épousait le fermier voisin. Aujourd'hui, l'emprise de la culture romantique est telle que la frontière entre fiction et réalité est brouillée. Amoureux de l'amour, nous entretenons l'illusion qu'il est possible de vivre comme dans un film hollywoodien. C'est même la raison pour laquelle on se sépare : pour vivre une autre fiction !

“ L'amour est une propriété apparue par hasard : la conséquence non nécessaire de l'évolution

Si l'amour est une fiction, est-il condamné à nous décevoir ?

Comme le disait le psychologue Robert Sternberg : « *En amour, nous suivons des scénarios.* » L'important n'est pas de partager les mêmes centres d'intérêt, mais d'obéir à la même dramaturgie. Quel est le rythme de mon film idéal ? Combien de personnages y interviennent ? Les enfants y ont-ils une place ? Peu importe que les tempéraments soient similaires : les couples doivent s'accorder sur leurs attentes.

Imaginons que je rencontre un partenaire qui aurait grandi dans les bois ou sur une autre planète : sera-t-il capable d'éprouver les mêmes sentiments que moi ?

Pas s'il n'a jamais été en contact avec des romans d'amour ou des comédies romantiques ! La vraie question serait plutôt : a-t-il bénéficié de l'amour de ses parents ? Si c'est le cas, son besoin d'affection sera très fort. Malgré cela, vous aurez des difficultés à construire une relation, car il risque d'avoir du mal à comprendre votre conception du couple ! Si Tarzan avait existé, il aurait sans doute pensé que l'amour consistait à rester assis l'un à côté de l'autre en se tenant la main. Il aurait peut-être eu une représentation analogue à celle des primates, dont on ne sait d'ailleurs pas s'ils peuvent aimer. Mais une chose est sûre : les singes ne connaissent pas la fiction. Le drame amoureux reste le propre de l'homme.

JE T'AIME

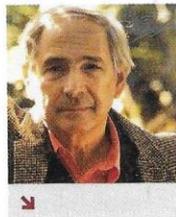
Quand dire, c'est (presque) faire

C'est le linguiste John L. Austin qui, dans ses fameuses conférences « Quand dire, c'est faire », a mis au jour la dimension « performative » du langage, sa possibilité d'agir sur le réel comme dans un « Je t'ordonne ! » Est-ce aussi le cas du « Je t'aime » ? Réponse nuancée du philosophe américain **John R. Searle**.
PROPOS RECUEILLIS PAR ALEXANDRE LACROIX / TRADUCTION DE MYRIAM DENNEHY

« Mademoiselle Durand, voulez-vous prendre pour époux Monsieur Dupont, ici présent ? – Oui, je le veux », déclare la mariée en pleurant d'émotion, pendant qu'une de ses cousines, au dernier rang, chuchote sarcastiquement : « Je te parie que ça ne durera pas cinq ans ! » à sa voisine qui lui répond : « Ferme ta g... ! » Malgré ces médiances, un an plus tard, naît un petit garçon, à propos duquel Monsieur Dupont décide : « Il s'appellera Atahualpa, comme le légendaire empereur inca. » Quel est le point commun entre ces phrases ? Ce sont toutes des **performatifs*** (voir *lexique*) – du verbe anglais *to perform*, « accomplir » –, c'est-à-dire qu'en les prononçant, on accomplit une action. Se marier, parier, jurer, donner un nom à un enfant : il y a des circonstances dans lesquelles nos déclarations ne sont ni vraies ni fausses, et où elles ne peuvent être évaluées que selon leur résultat, heureux ou malheureux. Si le mariage de Mademoiselle Durand est malheureux, il y a des chances que le pari de sa cousine soit heureux...

Jusqu'à ce que le philosophe britannique John L. Austin développe sa théorie des performatifs lors de conférences tenues au milieu des années 1950 à l'université de Harvard, aux États-Unis, les philosophes avaient tendance à considérer que toutes les propositions du langage servaient à décrire un état du monde, de façon vraie ou erronée (« il pleut », « j'aime les spaghettis », « deux plus deux égale trois »). Hélas, Austin est mort prématurément, en 1960, et ses conférences ont été publiées à titre posthume en 1962, dans un essai qui a eu une influence extraordinaire sur la pensée anglo-américaine, *Quand dire, c'est faire* (« Points », Seuil, 1991). Sa théorie des actes de langage étant restée inachevée, elle a été reprise et amplifiée par l'Américain John R. Searle qui, au-delà des performatifs, a proposé une typologie des différentes actions que nous sommes susceptibles de commettre en parlant, dans *Les Actes de langage* (Hermann, 1972). Cette typologie est par moment complexe, très complète, et cependant... ni Austin ni Searle n'ont accordé dans leurs analyses une place

digne de ce nom au « Je t'aime » – notons quand même, en passant, que pour réfléchir à la métaphore, John Searle a brillamment commenté la phrase : « Mademoiselle Durand est un glaçon » (« Comment se fait-il que le locuteur veuille dire 'S est R' en disant métaphoriquement 'S est P', alors que P ne signifie manifestement pas R ? » Réponse dans ses essais *Sens et expression* paru aux éditions de Minuit en 1982). John R. Searle, monstre sacré de la philosophie américaine, a accepté de répondre à nos questions et d'appliquer sa théorie à l'épineux problème de la déclaration d'amour.



John R. Searle

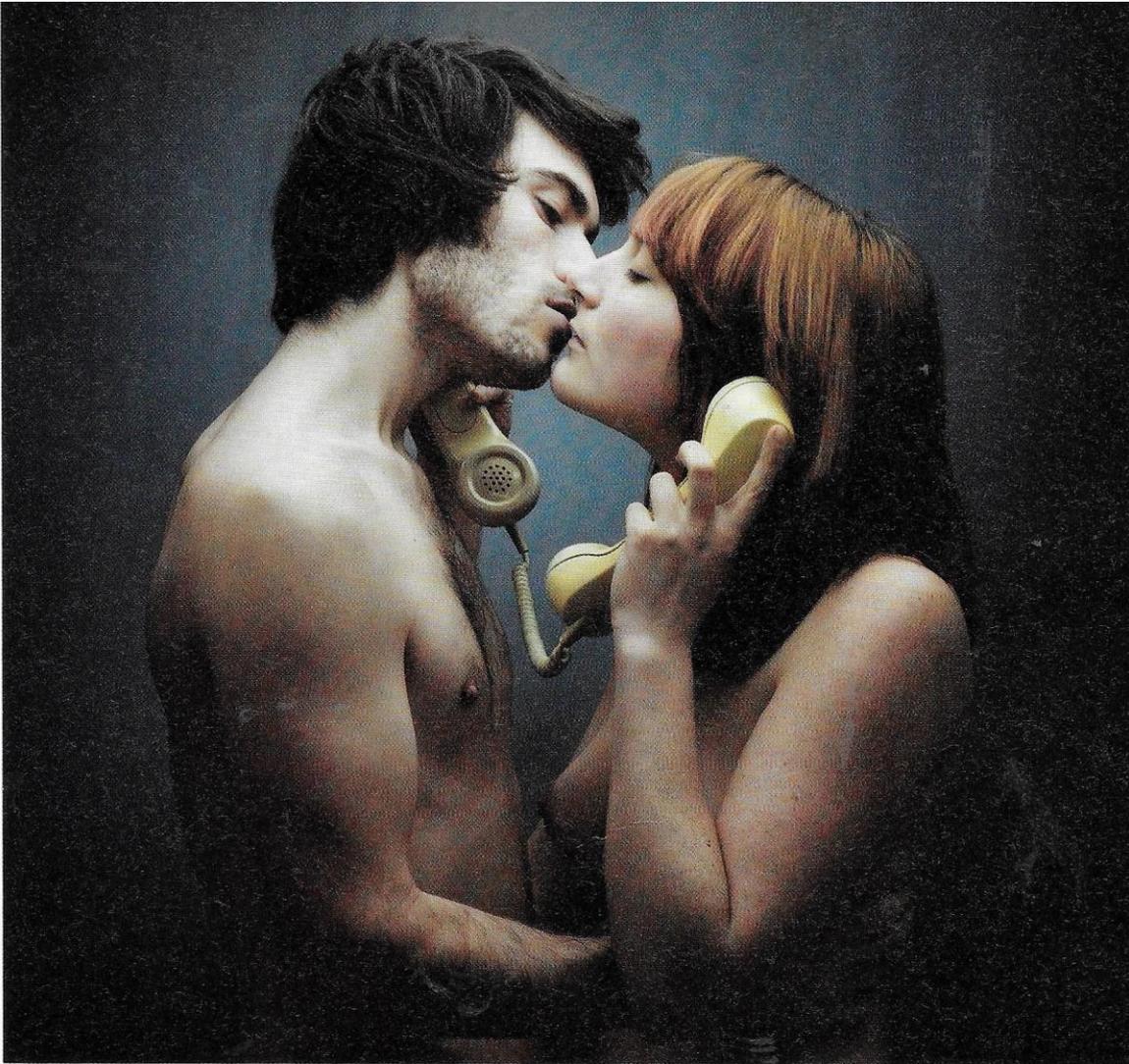
Philosophe spécialiste du langage, il enseigne à l'université de Californie à Berkeley, aux États-Unis. Dernier ouvrage paru en français : *Liberté et Neurobiologie* (Grasset, 2004).

Quel acte de langage accomplit-on en disant « Je t'aime » ?

John R. Searle : Qu'elle soit adressée par une mère à son chat ou par un investisseur à son banquier, cette phrase n'aura pas le même sens. Mais prenons le cas de figure classique où un homme déclare son amour à une femme. Ici, « Je t'aime » est bien un énoncé et, en tant que tel, il peut être vrai ou faux et plus ou moins sincère. Il a le statut d'un **assertif***, mais il a aussi valeur d'**expressif***, puisqu'il ne s'agit pas simplement de formuler un fait autobiographique mais d'exprimer une émotion sur le moment. Conjugué au passé, « Je t'aimais », ou au futur, « Je t'aimerai », cet énoncé n'aurait pas la même dimension expressive.

Est-ce également un performatif ?

« Aimer » n'est assurément pas un verbe performatif au même titre que « promettre » ou « ordonner » : il ne suffit pas de le prononcer à un moment donné pour établir mon amour, de la même façon que dire « je promets » suffit à établir la promesse. Pourtant, cet énoncé semble avoir quelque chose d'un performatif : en l'énonçant, on peut parfois créer, au moins partiellement, l'état de fait qui est censé être représenté. Sans aller jusqu'à affirmer, comme dans *la théorie de James-Lange**, que c'est l'expression



qui crée l'émotion, il me semble que l'on peut susciter ou, du moins, renforcer notre sentiment amoureux en le déclarant. D'après La Rochefoucauld, il y a des gens qui n'auraient jamais été amoureux s'ils n'avaient entendu parler de l'amour. Peut-être certains ne seraient-ils jamais tombés amoureux s'ils n'avaient pas dit « Je t'aime ».

Dans quelle mesure la sincérité de cette déclaration détermine-t-elle sa valeur ?

Cette déclaration n'a de valeur que pour autant qu'elle soit sincère. Pour s'en assurer, le destinataire doit s'interroger sur les motifs qui ont pu inciter le locuteur à se déclarer, autres que le sentiment profond. Car la valeur de la déclaration ne tient pas seulement à sa sincérité, mais aussi au risque de l'illusion et à la prédictibilité. Un homme peut déclarer son amour en toute sincérité, mais s'il s'avère que l'aimée apparaissait alors dans une lumière flatteuse, que nous avons un peu trop bu, et que, le lendemain, tout paraît différent, alors cet énoncé n'était pas vrai. « Je t'aime » n'est pas simplement la création instantanée d'une émotion ; c'est un engagement sur le long terme, une prédiction. Il ne suffit pas que le locuteur soit sincère à tel moment précis pour que la prédiction s'accomplisse. Une déclaration d'amour, c'est avant tout un engagement. Le locuteur est censé éprouver davantage qu'une émotion éphémère ; il s'engage dans une relation

durable. L'échec le plus cuisant, qui est aussi le plus fréquent, intervient quand les sentiments ne sont pas réciproques : on se dit « Je t'aime », mais chacun entend par là quelque chose de différent.

LEXIQUE

Assertif : l'acte de langage assertif engage le locuteur quant à la véracité de ses propos (par exemple, quand je dis : « En France, il est interdit de fumer dans les lieux publics depuis 2006 », je m'engage implicitement à donner une information exacte).

Performatif : un énoncé performatif engage une action (par exemple, quand je dis : « Je t'emmènerai au cinéma demain », je te promets d'accomplir une action précise ; la valeur de ma promesse dépend de la réalisation de l'action, ou non).

Expressif : il exprime l'état psychologique de celui qui le

prononce (par exemple, quand je dis : « Je te remercie », j'exprime de la gratitude).

Théorie de James-Lange : selon la théorie élaborée en 1884 par William James et Carl Lange, l'émotion est une réponse à des modifications physiologiques. L'exemple le plus célèbre est celui donné par William James : si je vois un ours, je me mets à courir, je m'essouffle, mon cœur bat plus vite, je transpire et, finalement, je dis : « J'ai peur. » Mais, ce n'est pas la peur qui me fait courir, l'émotion est au contraire le résultat d'une série de modifications de mon métabolisme.